

L'ALINÉA

LE BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES
AUTEURS ET AUTEURES DE L'ESTRIE

PRINTEMPS 2022



La paix

- 🔥 **Un chalet intérieur, par Antonin Marquis**
- 🔥 **Arme de guerre, de Pierrette Denault**
- 🔥 **La guerre n'est pas toujours déclarée, par Jeanie Bogart**
- 🔥 **Guerrier, par Bruno Laliberté**
- 🔥 **Sans l'ombre d'un doute, par Denis Paquet**
- 🔥 **À cendres et à sang, par Félix Devault-Dionne**



La paix

L'Alinéa, bulletin de L'Association des auteures et auteurs de l'Estrie, permet à des écrivains ou amis des lettres, jeunes et moins jeunes, connus et moins connus, de communiquer entre eux. Parce qu'il constitue le fruit d'un travail collectif, il se présente comme une fenêtre ouverte sur la vie littéraire estrienne, mais aussi sur l'art et la culture en général. Publié deux fois l'an sous format PDF, cet organe de liaison, dont le contenu est préparé par les membres de l'AAAE et accessible à tous par le biais du web, n'existerait pas sans la grande générosité de ceux qui y contribuent, que ce soit de manière régulière ou occasionnelle.

Comité éditorial

Jeanie Bogart
Félix Devault-Dionne
Antonin Marquis
Josée Mongeau
Marie Sirois

Ont collaboré à ce numéro :

Jeanie Bogart, Pierrette Denault,
Félix Devault-Dionne, Bruno Laliberté,
Antonin Marquis, Josée Mongeau,
Denis Paquet

Images (couverture et intérieures) :
Pixabay.com

Alinéa :

151, rue de l'Ontario,
Sherbrooke (Québec) J1J 3P8
Téléphone : 819.791.6539
Courriel : info@aaaestrie.ca
Site web : www.aaaestrie.ca

Numéro : printemps 2022

Date de production : juin 2022

*Les opinions émises dans les articles
n'engagent pas la rédaction.*

HORAIRE DU BUREAU

Lundi, mercredi et vendredi
De 9h à 12h

PRINTEMPS 2022

DANS CE NUMÉRO

Mot de la présidente	3
<i>Josée Mongeau</i>	
Les activités de l'AAAE	4

Dossier : La paix

Le chalet intérieur	6
<i>Antonin Marquis</i>	
Guerrier	8
<i>Bruno Laliberté</i>	
La guerre n'est pas toujours déclarée	9
<i>Jeanie Bogart</i>	
Arme de guerre	12
<i>Pierrette Denault</i>	
Sans l'ombre d'un doute	14
<i>Denis Paquet</i>	
À cendres et à sang	15
<i>Félix Devault-Dionne</i>	
Nouveautés des membres	18



MOT DE LA PRÉSIDENTE

Josée Mongeau, présidente de l'AAAE

Guerre et paix : un roman déjà écrit

Le printemps est toujours une belle saison qui apporte les promesses des temps chauds. Le printemps 2022 est celui, souhaitons-nous, qui met un terme à deux années de morosité pandémique. Au nom du conseil d'administration, je voudrais remercier les membres qui ont continué à supporter l'AAAE ces deux dernières années, malgré les temps difficiles et le peu d'événements tenus.

L'Association a repris ses activités publiques, dont les lancements du dimanche, et a mis sur pied une série de tables rondes et conférences qui ont eu un certain succès. Nous allons donc poursuivre à l'automne en offrant au public de nouveaux sujets de tables rondes pourtant sur l'écriture et les genres littéraires.

La fin de la pandémie et des restrictions sanitaires a de quoi mettre en joie. Mais la vie qui aurait dû se poursuivre là où elle s'est arrêtée nous amène de nouvelles inquiétudes : la guerre en Ukraine. Jusqu'où se prolongera-t-elle ? Nous entraînera-t-elle dans un nouveau conflit mondial ?

C'est ce qui nous a incités à faire de **LA PAIX** le thème de cette édition. Comme dans le titre de Tolstoï, la paix est le pendant de la guerre. Peut-être parce que le conflit inspire davantage l'écrivain, les textes reçus sont plutôt sombres. Ils nous permettent par contraste de constater la chance que nous avons de vivre en Estrie.

Nous débutons par le texte d'Antonin Marquis qui parle de son besoin d'être informé de cette guerre malgré son impuissance à agir. Il fait le parallèle avec Alexandre Chenevert, personnage du roman éponyme de Gabrielle Roy, qui porte le sort du monde sur ses épaules. Pour se libérer de son inquiétude, Antonin voudrait se réfugier dans son chalet intérieur, là où il peut « échanger le journal pour un roman », quitter le monde réel pour celui, réconfortant, de la fiction.

Mais peut-on parler de paix sans parler de guerre ? Les deux textes qui suivent nous parlent de la guerre vécue par les femmes, subie par les femmes devrais-je dire. Le texte de Pierrette Denault et celui de Jeanie Bogart nous racontent le sort des femmes dans les conflits. Deux textes forts et poignants.

Denis Paquet, quant à lui, voudrait faire la paix avec son ombre. Cette ombre qui le suit, ou le précède, lui rappelle constamment son handicap. Son texte prend la forme de vers libres pour nous faire comprendre son mal-être et son désir de se réconcilier avec cette ombre qui ne le lâche pas d'un pas. Dans un court texte, Bruno Laliberté nous raconte les silences de son père après la Deuxième Guerre mondiale.

Nous terminons ce dossier avec un texte de *fantasy* de notre nouveau coordonnateur Félix Devault-Dionne. Il y explore l'hypocrisie de la paix et la futilité de la guerre, comme quoi on ne peut s'en sortir indemne.

Enfin, vous trouverez également dans ce numéro le résumé des activités auxquelles l'AAAE a participé et nous terminons avec les nouveautés de nos membres.

Bonne lecture !



LES ACTIVITÉS DE L'AAAE



Un des objectifs de l'Association des auteurs et auteurs de l'Estrie est d'organiser des événements littéraires afin de favoriser les liens entre les auteur.e.s et leur public ainsi que de stimuler la vie culturelle de la région.

[Aa] Les Mercredis Animés



Francis Bacon (1594-1626), "L'Ecce Homo" (détail), 1610.



Charles-André van Lee (1715-1783), "Celle qui écrit, écrivez et philosophe" (détail), 1767.



Théo Jarry (1858-1915), "L'impression: Bernardin de Saint-Pierre dans son atelier", non daté.



Jean-Baptiste Oudry (1734-1807), "André-Louis de Lamoignon et sa femme", 1750.



John Ruskin (1818-1900), "Le Banquet des fées", 1870.

LES LANCEMENTS DU DIMANCHE

Ce printemps, nous avons repris nos lancements du dimanche, sans nos traditionnels brunchs cependant. Café, thé jus et brioches emballées individuellement étaient servis.

Nous avons pu découvrir les œuvres de sept auteurs : Mariam Tounkara, Gilles Gagnon, Paul Martel, Danielle Dussault, Bruno Laliberté, Mario Pelletier et Suzy Pelletier.

En juin, Myriam Vincent, lauréate québécoise du prix des Rendez-vous du premier roman sera reçue à la Maison bleue pour nous parler de son livre gagnant, *Furie*.

TABLES RONDES ET CONFÉRENCE

Une série de cinq tables rondes et conférence a eu lieu ce printemps sous le thème des **Mercredis animés**. Les sujets abordés étaient :

- Comment aborder la sexualité dans son écriture
- Du premier jet au texte final
- Les différentes voies de la publication
- La littérature et les sciences – conférence
- Les littératures de l'imaginaire

Devant l'intérêt suscité par cette activité, nous reprendrons à l'automne avec de nouvelles thématiques de tables rondes.

ATELIERS D'ÉCRITURE

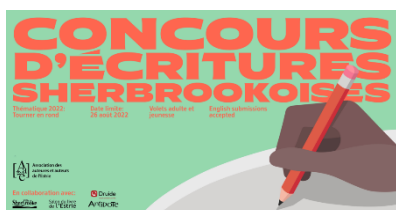
Ce printemps, nous avons offert la deuxième série d'ateliers d'écriture animés par Lise Blouin à laquelle huit personnes ont participé.

Le public sera convié à une lecture publique à la fin de juin afin d'entendre les textes sur lesquels les participants ont travaillé pendant les ateliers.

[Aa] LES ACTIVITÉS DE L'AAAE



CONCOURS D'ÉCRITURES SHERBROOKOISES



Pour une quatrième année, l'AAAE et ses partenaires, la Ville de Sherbrooke, le Salon du livre de l'Estrie et Druide Informatique ont lancé la quatrième édition du Concours d'écritures sherbrookoises. Ce concours a pour objectif de souligner l'excellence et le talent d'auteurs **amateurs** de la communauté sherbrookoise, d'encourager la relève littéraire, de dynamiser le milieu culturel et de sensibiliser le public à la création locale.

Le thème de cette année est : **Tourner en rond** et la date de remise des textes est le 26 août 2022.

Pour plus d'informations, consultez le site de l'AAAE : <https://aa aestrie.ca/concours-decritures-sherbrookoises/>

À venir cet été...

MICRO-OUVERT

Un micro-ouvert se tiendra le dimanche 19 juin de 10h00 à midi sur le parterre en face de la Maison bleue dans le cadre du Festival AVEC, organisé par le Comité Arts et Culture Jacques-Cartier. S'il pleut, l'activité se tiendra à l'intérieur.

Il est possible que nous tenions un autre micro-ouvert en août, consultez notre site Internet pour en savoir plus à ce sujet.



DIMANCHE LITTÉRAIRE AU MARCHÉ DE LA GARE



Pour une deuxième année, nous sommes invités à participer à une activité organisée par la Corporation du Marché de la gare : les dimanches thématiques.

Le dimanche 3 juillet 2022, sous un grand chapiteau, nos membres auteurs présenteront leurs livres. Venez les rencontrer.

DOSSIER *La paix*

Un chalet intérieur

par Antonin Marquis

Alexandre Chenevert, héros du roman de Gabrielle Roy qui porte son nom, passe ses nuits d'insomnie à penser aux guerres qui sévissent dans le monde entier, et ses journées à lire les journaux tout en faisant son possible pour passer à travers les vicissitudes de l'existence. En pleine Deuxième Guerre mondiale, Alexandre nourrit ses rêveries des lieux exotiques dont traite l'actualité, pourtant accablante : Dunkerque, Téhéran, Stalingrad, etc. Sa femme ne partage pas ses craintes : « Comment pouvait-elle dormir tranquille alors que la guerre menaçait d'éclater ? » Tout ce qu'Alexandre souhaite ? « La paix, c'est la paix que nous voulons. » Ingénieusement, cette paix évoquée par Roy est double : c'est à la fois la paix littérale, le contraire de la guerre qui semble se dessiner en Europe ; mais c'est aussi la paix intérieure, le contraire de l'angoisse qui empêche Alexandre de dormir et d'être heureux.

L'invasion de l'Ukraine par la Russie a fait remonter un souvenir datant des années 90 : mon père qui allume la télé pour regarder les nouvelles de la guerre en Bosnie et qui dit quelque chose comme « C'est pour savoir si tu vas être obligé de faire la conscription et aller à la guerre ». À l'époque, je devais avoir 10 ans. La guerre n'était qu'une chose qui se passait dans les films. Avec le recul, le sérieux de mon père me fait sourire, lui qui s'inquiétait pour rien, mais je prends

conscience que c'est avec la même panique un peu exagérée que j'ai suivi la guerre en Ukraine, en tout cas au début. J'écoutais des podcasts sur le sujet en marchant le chien et en imaginant des scénarios catastrophes, une guerre civile aux États-Unis suivie d'une invasion du Canada ; j'imaginais avoir à prendre les armes pour me battre à Montréal, perché dans une tour du centre-ville avec d'autres conscrits, à viser des tanks qui roulent sur Sainte-Catherine avec des lance-roquettes fournis par l'Angleterre ; j'imaginais fuir vers le Nord ou vers les maritimes, laissant tout tomber et devenant un réfugié pour lequel le monde entier a aussi peu d'égards qu'il n'en avait pour les Nigériens ou les Syriens.

Je suivais la guerre en temps réel sur Internet, sur les réseaux sociaux, alors que surgissaient des nouvelles pré-mémifiées, comme le « ghost of Kyiv » et les fermiers voleurs de tanks. Autour de moi, plusieurs amis semblaient obsédés par cette guerre, comme s'il fallait rester informés pour racheter notre culpabilité ; on ne pouvait rien faire, mais au moins on pouvait rester informés. On retombait dans le piège du « tout est illégitime comparé à la guerre », comme si on ne pouvait rien faire sans se sentir mal de ne pas être en train de défendre l'Ukraine. Ce sentiment montre bien le problème postmoderne qui nous accable – en tout cas moi : on n'a jamais été aussi informé

DOSSIER *La paix*

mais on est toujours aussi impuissants. Ce que nous savons à propos de la guerre, de la pandémie, des paradis fiscaux, des changements climatiques, nous n'avons à peu près aucun pouvoir dessus. Il y a des gestes concrets qu'on peut poser, c'est d'ailleurs à cela que les tenants du statu quo nous renvoient constamment quand on se plaint que les choses ne changent pas, mais ces gestes sont bien *individuels*, avec les limites que ça implique. J'ai beau envoyer de l'argent à une famille ukrainienne via Airbnb, ça ne change pas grand-chose à la guerre, aux intentions et aux moyens de Poutine, pas plus qu'à ses menaces nucléaires.

Éventuellement, rongé par l'anxiété, Alexandre obtient un billet du médecin et profite de son congé forcé pour se retirer dans un petit chalet à Saint-Agathe, à l'instar de centaines de Montréalais espérant souffler un peu en se louant un chalet sur Airbnb pour la fin de semaine. Là-bas, après quelques jours de marche en forêt et de communion avec la nature, il retombe dans l'ennui et l'angoisse. Le répit n'aura été que momentané.

Ce roman, mon préféré de Gabrielle Roy et l'un de mes préférés de toute la littérature québécoise, me touche profondément; pour le meilleur et pour le pire, je me reconnais dans ce personnage pathétique qui ennuie généralement les étudiants et étudiantes. C'est vrai qu'il a quelque chose de déprimant : le retour inexorable de l'angoisse, de la routine, etc. *Alexandre Chenevert*, écrit dans les années 50, avant Internet, avant les réseaux sociaux, dépeint notre réalité quotidienne avec une

actualité déroutante. Alexandre, triste et routinier commis de banque, nous renvoie de nous-mêmes une image désolante, mais réconfortante : savoir que nos maux en ont accablé d'autres avant nous ne les diminue pas, mais nous permet de prendre un pas de recul pour compatir avec Alexandre, donc avec nous-mêmes. Oui, le monde est stressant, oui, la vie est difficile, oui, le bonheur est fugace.



Après quelques semaines, alors qu'on parlait de crimes de guerre et de génocide, j'ai arrêté de suivre les nouvelles et me suis retiré dans mon petit chalet intérieur. Je préférerais ignorer la guerre et l'actualité pour avoir l'esprit plus en paix, réflexe que je n'avais pas auparavant.

Pendant longtemps, j'ai cru qu'il était de notre devoir de ne pas se détourner de la vie, d'affronter en face l'absurdité du monde avec courage au lieu de faire l'autruche et de le fuir dans des divertissements futiles. Je pestais contre la littérature escapistes, dont le seul but est d'aider le lecteur à s'évader, comme si c'était là chose répréhensible. Encore aujourd'hui, j'ai de la difficulté à me donner le droit d'oublier le

DOSSIER *La paix*

monde le temps d'un film ou d'un roman; quand quelque chose me préoccupe, je suis incapable de lire ou de me concentrer sur autre chose. Ce piège, c'est moi-même qui l'ai tendu après l'avoir creusé pendant des années.

Dans un monde angoissant, à une époque où l'insomnie et l'anxiété sont omniprésentes, je réalise l'importance de pouvoir s'évader grâce à la littérature. Cette capacité de la fiction, nommée encore et encore quand on demande

aux gens pourquoi ils lisent, je l'avais négligée depuis le début de mes études. Comme c'est le cas trop souvent, c'est quand je manque de quelque chose que j'en réalise l'importance.

On veut agir, être irréprochables, comme si c'est ça qui nous apportera le bonheur, mais peut-être que la meilleure chose qu'on puisse faire, parfois, c'est troquer le journal pour un roman.



Antonin Marquis est né et a grandi à Sherbrooke. Après une maîtrise en création littéraire à l'UQAM, il a fait un doctorat à l'Université de Sherbrooke. Il enseigne la littérature au cégep et à l'université. Les cigales, son premier roman, a été publié chez XYZ en 2017. Son deuxième roman, intitulé La diversité des tactiques, est paru en avril 2022 chez le même éditeur.

Guerrier

par Bruno Laliberté



Bien avant ma naissance, mon père a vécu la guerre, la deuxième. Il était stationné en Angleterre et avait avec lui sa trompette, car il faisait partie d'un orchestre militaire qui jouait des concerts pour les hauts gradés. Une autre tâche lui était aussi dévolue, jouer la sonnerie aux morts pour les soldats tombés au combat.

À son retour au pays, son cuivre est resté silencieux, l'amour qu'il y vouait, s'était transformé en goût amer. Au même moment, son âme se taisait pour ne plus être hantée par les combats, le sang et les atrocités. Incapable de verbaliser cette période de sa vie, il ravala son vécu et souffrit en silence, comme son instrument.

Vivre nos émotions nous libère de nos démons. La paix incite à la vie, la violence élimine tout espoir !

L'expérience de guerrier de mon père a anéanti l'artiste en lui... Moi, je refuse de me taire !

Bruno Laliberté, fier sherbrookoise de naissance, écrit depuis son adolescence, mais ne publie pour la première fois qu'en 2007. Plusieurs genres le fascinent et il y tente sa chance ; poésie, roman et nouvelles. Ses écrits sont teintés de son côté spirituel et humaniste.



DOSSIER *La paix**La guerre n'est pas toujours déclarée*

par Jeanie Bogart

Le soleil écarte les branches de l'amandier et vient se poser en taches lumineuses sur la ruelle. Je marche sans aucune volonté, laissant mes pas me diriger. Je scrute un instant le ciel bleu, strié de nuages blancs. Il n'y a pas l'ombre d'un oiseau à l'horizon. Ils ont tous déserté le quartier. J'ai gardé leurs symphonies dans ma tête pour assourdir le bruit des balles qui chantent à longueur de journée.

J'ai envie de me défaire de moi-même, d'être autre, ailleurs, mais la réalité revient toujours me tirer par l'entrejambe. Je secoue légèrement la tête pour me débarrasser de mes sangsues de pensées.

Autour de moi, c'est la désolation. Des maisons en carton ou en tôles rouillées et trouées, des taudis délabrés recouverts d'une poussière grise. Dans les ruelles et les corridors, des amas de débris s'accumulent : assiettes en polystyrène, bouteilles de jus vides en plastique, noyaux de mangues, semelles de chaussures qui bloquent les égouts et qu'on regarde flotter les jours de pluie.

Je m'arrête devant ma porte pour observer le va-et-vient d'une petite troupe de fourmis entre une fissure dans le mur et une pourriture par terre. Sur la gauche, dans un dédale de corridors qui s'entrelacent et se succèdent, le petit Dodo pleure comme à l'ordinaire, la morve coulant de son nez. En face de moi, la porte de Dieuseul reste fermée. Une crasse gommeuse s'y est accumulée depuis longtemps. Dieuseul est parti comme tant d'autres. Il ne reviendra pas. Moi, je préfère mourir ici chez moi plutôt que d'aller me faire humilier dans les pays étrangers. En attendant,

je m'accroche à mes rêves d'un lendemain meilleur et paisible.

Ici, la vie pue le désespoir. Prisonnière de ce dépotoir de quartier, je suffoque dans la puanteur que dégagent des montagnes d'ordures. Je cherche mes failles dans la saleté environnante. Mon existence est le symbole d'un pari raté dans la quête d'exister. J'entends mes fêlures crier mon nom à tue-tête.

Le bastion du gang le plus réputé de la ville est à dix minutes de chez moi. Personne ne peut traverser ce quartier. Pas même la police. Ceux qui essaient sont chanceux s'ils se font kidnapper, mais ils ont beaucoup plus de chance de se faire éclater la cervelle. Quant à nous, pauvres âmes qui partageons cette cité maudite avec eux, nous sommes à leur merci.

Je tourne la clé dans la serrure puis je tire les deux battants de la porte. Je suis en proie à un insurmontable sentiment de dégoût à chaque fois que je mets les pieds dans ce taudis. Je referme la porte. À droite se trouve un interrupteur qui ne sert à rien car, la plupart du temps, il n'y a pas d'électricité. À côté de l'interrupteur, un peu plus haut, quelques cintres accrochés à des clous portent le peu de vêtements que je possède. À ma gauche, coincées contre le mur, deux chaises et une petite table branlante sur laquelle je laisse échouer mes rêves de poésie quand ma folie de vivre est trop lourde à porter. J'y dépose mon sac à main à côté de la *tèt gridap*, la petite lampe à gaz confectionnée à partir d'une boîte de conserve montée d'une mèche. À l'autre bout de la table, quelques vaisselles attendent un repas qui n'est presque jamais au rendez-vous.

DOSSIER *La paix*

Juste en face de moi, il y a le lit. Il ne rate pas une occasion de manifester contre ma maigre personne par coups de courbatures. Ce n'est pas un vrai lit. C'est plutôt un matelas à ressorts, recouvert d'un drap et posé sur quelques blocs, qui sonne l'étrange fanfare de ses vieux jours dans un grinçant concerto.

Au pied du lit, un petit réchaud en fer blanc avec une chaudière, patiente. Il n'y aura pas de repas encore une fois. Je vais devoir accommoder la faim dans mon ventre aux instruments à vent qui y jouent leur partition. J'ai cessé de saliver à la pensée de plats succulents, aux fêtes chez des amis, aux journées passées à se prélasser sur une plage. Fini. C'est fini le temps où la vie ouvrait les bras à notre jeunesse.

Je tire une chaise. Elle émet un petit bruit sec. Je m'assieds dessus, toisant le lit. Une prison. Voilà comment je devrais appeler ma maison.

J'ignore depuis combien de temps je suis là, assise sur cette chaise devant cette table branlante, perdue dans mes pensées. Statique comme ma vie. Soudain, un bruit sourd. Je sursaute. On dirait une détonation. Là, derrière ma porte. Je dresse l'oreille. Mon cœur bat à cent mille à l'heure. J'attends. Quelques secondes. Il ne se passe rien. Tout à coup, quelqu'un crie et tambourine sur ma porte. Il n'y a aucun endroit où me cacher. Je me plaque contre le mur. On frappe quelque chose de solide contre la porte. Peut-être une crosse de fusil. La porte grince, craque et s'ouvre tout grand. Des types portant des cagoules entrent en trombe. Je n'ose même pas crier. Quelqu'un m'empoigne par les cheveux, quelqu'un d'autre retient mes bras derrière

mon dos. Ils ricanent. Leur haleine empest l'alcool et la marijuana. L'un d'eux se met à me caresser les seins. Je crie. On me balance un coup de poing à la gueule. Le sang gicle de mes lèvres.

Ils me traînent à l'extérieur. J'essaie d'accrocher mes pieds à leurs jambes et aux roches, ça ne marche pas. Personne ne me vient en aide non plus. Je tente de mordre tout ce qui est à ma portée. Sans succès. Ils m'enfoncent dans une voiture qui démarre sur les chapeaux de roue.

Je suis kidnappée !



Dans la voiture, ils m'ont attaché les mains derrière le dos, puis ils m'ont mis un bandeau sur les yeux. Le trajet est long. Ils discutent entre eux, crient. Leur langage presque étranger est entrecoupé de mots anglais. Ils parlent d'armes de guerre, de recette, d'exécution. Je me fais

petite pour qu'ils m'oublient.

Aux secousses qui me projettent de toutes parts, je comprends que la voiture entre sur une route en terre battue. Une barrière crisse. La voiture roule lentement puis s'arrête. Des portes claquent. On me traîne par le bras et on me balance quelque part. Je ne tombe pas sur le sol, mais sur ce qui m'a l'air d'être un matelas sur le sol. La pièce sent la crasse et la pisse. Je ne veux pas penser à ce qui m'arrivera dans quelques minutes : ma chair écartelée, mon corps fracassé contre la vie, mon cadavre livré aux chiens...

DOSSIER *La paix*

Cela fait longtemps que je n'existe pas. Je ne suis que carcasse. Décombre humaine parmi les décombres. Mes pensées se retirent de moi, de l'endroit où je suis, de l'horreur. J'ai plutôt le mal d'écrire. Depuis mon enfance, les mots ont jeté l'ancre dans ma pensée : ils ne sont jamais repartis. Les mots, incrustés dans ma tête, tressent des aubes bleues et la mer sur mon destin. Si je ne sors pas d'ici, mes mots viendront s'affaler aux pieds du monde dans leur symphonie de vagues chues.

Suis-je seule dans une pièce ou m'observe-t-on ? J'entends les nouvelles à une distance éloignée. Encore une de ces stations de radio qui parlent du pays et de nous. La présentatrice n'a pas un accent local. Elle nous décrit comme un peuple désespéré qui donnerait n'importe quoi pour aller vivre ailleurs. Pourtant, nous sommes nombreux à vouloir rester. Et ceux qui partent portent une part de cet ambigu pays avec eux comme on porte la gerbe précieuse de son souffle, attendant impatiemment le retour au bercail.

Moi qui suis restée au pays, je fais mienne cette guerre sur laquelle le monde entier a choisi de fermer les yeux. Cette guerre qui fait de nous les parias qu'on réfute, qu'on déporte tandis que d'autres sont accueillis à bras ouverts. Une manière de nous dire qu'à leurs yeux nous n'appartenons pas à la race

humaine. Voilà pourquoi je n'irai pas porter ma misère au pas de leur condescendance.

Ceux qui vivent en dehors du pays ont une idée globale de la situation. Mais vivre l'horreur ce n'est pas pareil. Ici, nous flirtons avec la mort à chaque seconde, la peur aux tripes, nous demandant à quand la paix ou à quand notre tour. À Port-au-Prince, le contrat de vie est renouvelable toutes les vingt-quatre heures. Vivre ici, c'est se résigner à mourir et défier la mort en même temps. Si pour nous, vivre ici c'est l'enfer, vivre ici, avant tout, c'est être chez soi. Aujourd'hui c'est à mon tour de



vivre le cauchemar tant redouté. Je vois ma vie tournoyer comme une pièce de monnaie lancée en l'air. Y aura-t-il une main pour la rattraper ou tombera-t-elle par terre ? Pile ou face ?



Née en Haïti, **Jeanie Bogart** a vécu aux États-Unis où elle a mené une carrière d'interprète et d'écrivain. Elle a commencé à écrire à l'âge de quatorze ans et a publié plusieurs recueils de poèmes. Elle a remporté le premier prix de poésie en langue créole Kalbas Lò Lakarayib 2006 en Martinique. Ses poèmes ont été publiés dans plusieurs anthologies en France, au Canada, en Belgique et aux États-Unis. Elle poursuit présentement ses études supérieures à l'Université de Sherbrooke.

DOSSIER *La paix**Arme de guerre*

par Pierrette Denault

C'est arrivé un matin alors que tu te promenais avec la petite. Un convoi militaire a stoppé net à votre hauteur; deux soldats sont descendus et vous ont barré la route. Tout de suite tu as su que ton tour était venu : tu avais entendu dire qu'ils profanaient toutes les femmes. Même les anciennes. Quand l'un d'eux a soulevé ton boubou avec le canon de sa kalachnikov, tu n'as pas bougé. Sous l'offense, tu serrais les poings. Tu espérais qu'en évitant leur regard et en faisant une prière, ils t'épargneraient; quand ils t'ont hissée sans ménagement à l'arrière du camion, tu priais toujours. Tu pensais à Fatou. Elle n'était qu'un bébé et tu ne voulais surtout pas qu'elle comprenne ce qui t'arrivait. Pourvu qu'elle ne voie rien, pourvu qu'elle ne m'entende pas, te répétais-tu sans arrêt. Et tu fixais le plafond en serrant les mâchoires pendant que les hommes te prenaient de force sous la bâche.

À ton réveil, tu étais étendue en bordure de la route. Ils t'avaient laissée là pour morte. Combien de femmes du village avaient ainsi disparu! Dans le noir, les pleurs de Fatou te sont apparus comme une musique et ses tremblements t'ont rassurée : les soldats, Dieu soit loué, étaient partis sans l'emporter avec eux. Elle était tassée contre ton corps nu. Elle grelottait et elle suçait son pouce... tu as

pensé qu'elle ne faisait plus ce geste depuis très longtemps.

Ce qui t'a tout de suite frappée, c'est leur puanteur qui pesait sur toi. Tu ne retrouvais plus ta propre odeur. Tout de suite tu as pensé à Mamadou. Tu ne pourrais plus lui offrir ce ventre : il empestait la guerre, ils l'avaient marqué comme des chiens.

Vous deviez rentrer avant le lever du jour, Mamadou risquait de venir à votre rencontre. Fatou s'est levée la première. Elle est allée chercher ton boubou qu'ils avaient jeté dans le caniveau. Tu l'as regardée revenir vers toi. Elle n'avait pas encore perdu ses rondeurs d'enfant mais, dans le noir, tu sentais une certaine gravité dans ses gestes. Elle n'a rien dit de l'odeur quand elle t'a aidée à enfiler ton boubou et tu as remercié le ciel pour cela.

Il fallait faire vite, vous remettre en chemin. Alors tu as rassemblé tout ce qu'il te restait de forces et tu t'es appuyée sur ta fille.

Chaque mouvement était une déchirure. Dans la nuit d'encre, tu as fait un pas. Ton premier pas de femme morte. La route serait longue qui te mènerait jusqu'à ton mari...

Après quelques minutes, Fatou a demandé d'une voix blanche si les soldats étaient retournés dans leur pays. Tu as serré sa main et vous avez filé vers le village. Tu cherchais une excuse à présenter à ton mari. Il fallait lui cacher la vérité si tu voulais qu'il t'emmène avec lui quand il traverserait la frontière. Tu cherchais, tu cherchais, mais les



DOSSIER *La paix*

mots ne te venaient pas. Tu n'avais jamais menti à Mamadou.

À votre arrivée, tu t'es sentie soulagée: la maison était vide. Tu aurais tout ton temps pour te laver. Fatou s'accrochait à toi, ses

grands yeux inquiets. Quand tu lui as retiré son boubou, tu as vu son petit ventre maculé de sang. Tu répétais juste pour toi: Mamadou ne saura rien, Mamadou ne saura rien.



*Quand elle n'est pas en train de lire, **Pierrette Denault** plonge dans son imaginaire. Parfois elle refait surface avec des éclaboussures d'enfance ou avec des morceaux d'épaves. Quelques-unes de ses nouvelles ont fait l'objet de lecture publique et/ou ont été publiées dans les revues Moebius, Virages, XYZ, Jet d'encre. Après avoir fait partie de l'équipe de Sors de ta bulle, son plus grand bonheur est aujourd'hui de collaborer au Journal de rue de l'Estrie dont elle est la présidente.*



DOSSIER *La paix**Sans l'ombre d'un doute*

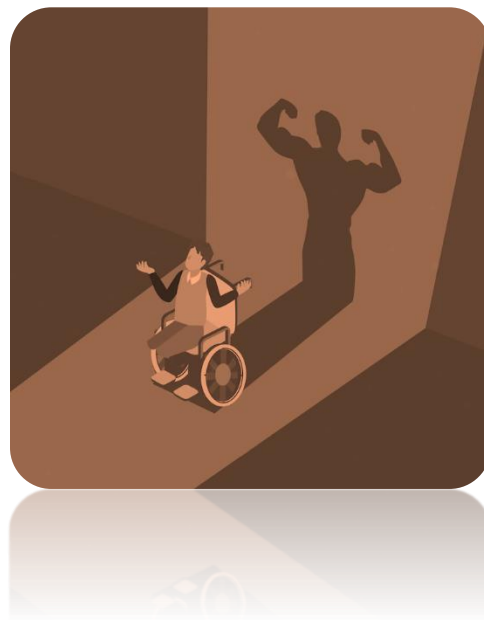
par Denis Paquet

Miroir, miroir, ne me dis pas que je suis celui qui projette dans l'espace ce lugubre présage
 Il est d'une évidence sans borne que celle-ci m'apeure,
 d'où cette réflexion devenue plus difficile à voir qu'à entendre forcément
 Tout ce métal sous mon corps est un frisson de stupeur
 Que suis-je devenu derrière cette paroi forgée par les années ?

Jeune, j'aurais bien aimé avoir l'ombre du Rocket
 Mais déjà prise par cet homme au cœur gros comme un pays
 Mieux vaut s'accommoder de celle qui me sied tel un gant
 Je l'ai toujours dit d'ailleurs: regardez bien ce géant poursuivre
 dans le temps

Se voir définir par un tel spectre n'est pourtant pas une
 fabulation de mon cerveau
 Mais bien celui qui démarque ces espaces aux sillages fusain
 L'ombre dans le doute prend tout son sens par les actes du
 passé
 Il faut donc la regarder s'ancrer d'un pouvoir immense et ainsi
 forger son avenir

Avec une ombre pareille qui n'est pas donnée à tous d'ailleurs
 Sachez que vous pourriez être assis à ma place sans que personne n'y voie de différence
 Alors sans l'ombre d'un doute qu'être en paix avec son reflet
 N'est-ce pas là le début de la vie?



*L'invalidité physique peut devenir dramatique pour ceux qui ne peuvent s'occuper l'esprit, mais ce n'est pas le cas de **Denis Paquet**. Passionné par la nature, il s'en sert comme source d'inspiration pour l'écriture de textes, la photographie et la sculpture sur bois. Le tout bien mélangé dans une surprenante association!*

DOSSIER *La paix**À cendres et à sang*

Par Félix Devault-Dionne

Une rumeur se mit à courir, que ceux qui avaient perdu tout espoir en ce monde pouvaient trouver refuge dans la chaumière de l'écrivain dont le nom était depuis longtemps oublié. Lorsque le pontife eut vent de ce murmure, il envoya des soldats fouiller la demeure, craignant que les apostats y fomentent une révolution contre l'Ordre sacré. En arrivant sur place, la troupe constata la décrépitude des lieux ; le toit défoncé, les murs à demi effondrés, le tourbillon d'insectes s'élevant des restes pourrissants d'un cadavre. Un des hommes se mit à taper le sol du bout de sa lance à la recherche d'une trappe ou d'un passage quelconque, tandis que le capitaine ordonnait à une recrue de tout brûler.

Vilhelm répandait l'huile dans les décombres, maudissant la guerre qui avait tué ses parents et l'avait contraint à s'enrôler dans la milice. Il n'abhorrait pas le rôle de soldat. L'armée avait été essentielle pour protéger le royaume des envahisseurs et éviter aux paysans le même deuil qu'il avait connu. Au moment où le pontife l'avait recruté, Vilhelm rêvait de traverser la Vallée d'Ardell, massacrer les Noldiens et obtenir sa vengeance. Il était fier d'être un soldat de Lorodrim, prêt à sacrifier sa vie pour ses sœurs et ses frères, de devenir un héros pour le bien commun, lui dont personne n'attendait le retour. Une mort glorieuse sur le champ de bataille, raccourcir son temps pour allonger celui du peuple. Mais le pontife eût tôt fait d'instaurer l'Ordre sacré, et ainsi prévenir toute guerre à venir. Le royaume en paix, l'armée avait reçu l'ingrate tâche de pourchasser les païens et les hérétiques qui, un jour ou l'autre, perturberaient l'harmonie.

Alors que la jarre d'huile était presque vide, Vilhelm retint son mouvement pour ne pas éclabousser un épais volume. Il déposa le récipient, glissa sous sa tunique l'ouvrage aux lettres rougeâtres et aux pages noircies, puis embrasa la pièce, réduisant en cendres la carcasse de l'écrivain avant que ne se propage une maladie.



À son retour à la capitale, Vilhelm s'effaça dans une ruelle, puis descendit les quelques marches qui menaient à une porte dont lui seul possédait la clé, saisie à un guérisseur lors de sa capture il y a quelques semaines. Le laboratoire, qui avait été dépouillé par l'armée, était devenu son repaire secret, son havre de tranquillité pour boire après une longue journée de meurtres et d'enlèvements. Il ouvrit le livre et en entama la lecture. L'humidité qui rongeaient les pages avait fait disparaître plusieurs mots, mais cela n'empêchait pas Vilhelm de découvrir l'univers

DOSSIER *La paix*

au-delà des pages, un monde aux immenses forêts et aux châteaux démesurés, aux lacs miroitants et au ciel immaculé, un monde paisible. Étrangement, le livre ne contenait aucune intrigue. Le seul personnage était une écrivaine et elle écrivait. C'est tout. Le texte n'était qu'une longue description, détaillée tel un paysage finement peint sur une toile nacrée.

Le soldat se dit qu'il aimerait habiter ce monde simple et beau, sans guerre ni dirigeant, et, alors que cette pensée l'effleurait, il se coupa sur le papier, pourtant assoupli par les années, son sang se mêlant au sang des lettres.

La forêt dans laquelle Vilhelm émergea ne correspondait pas aux descriptions de l'écrivain. Les arbres, décrits comme vivaces et verdoyants, pourrissaient à vue d'œil, rongés par les champignons et les vers. Une énorme branche tomba à ses pieds, éclatant en d'humides morceaux, puis une autre, si bien que Vilhelm se mit à courir, chacun de ses pas entraînant la chute des arbres.



À l'orée de la forêt, un spectacle plus horrifiant attendait le soldat. La forteresse,

autrefois splendide, était assaillie par des boulets enflammés, propulsés par des trébuchets percés de maintes flèches. Vilhelm s'arrêta, bouche bée, ne sachant plus s'il devait retourner dans les bois ou risquer d'être percé par un projectile perdu. C'est alors qu'un rayon du soleil couchant, disparaissant par-delà les montagnes, lui éclaira la voie. Il empoigna les rênes d'un cheval fuyant le champ de bataille et partit au galop vers les pics enneigés.

Il faisait nuit lorsque Vilhelm s'arrêta devant une lumière dorée aux abords d'une rivière caressant le pied du massif. La lueur, quoique vive, était assombrie par les éclats de feu qui émanaient du château, et l'écho des cris écorchés troublait la plainte de l'eau. Dans la lumière se tenait une femme dont les yeux étaient couverts d'un haillon. Elle se tenait penchée sur un livre à l'épaisse reliure de cuir, trempant la pointe de sa plume dans son poignet sanguinolent, gravant des mots qu'elle seule connaissait. L'écrivaine, sans relever la tête, s'adressa à l'homme qui approchait.

« La fin approche, Vilhelm, orphelin de Lorodrim. Vous avez parcouru la voie du sang pour rejoindre le royaume de mon père et fuir les calamités qui rongent toute vie. Hélas, ce monde prendra fin. Cette terre fut jadis le havre d'une jeune fabuliste à l'écoute du chant des mots, travaillant à les transcrire à sa façon dans un cahier encore vierge. Puis, un à un, d'autres sont survenus. Brigands, prophètes, exils. Le sol était généreux et les rivières fécondes, les enfants chantaient dans les rues et femmes et hommes travaillaient à préserver une joie autrefois inconnue, semant les graines fécondes des siècles à venir, le regard porté vers l'avenir et pourtant fixé à leurs pieds. Dans leur hybris ils ont négligé les fragiles pages de ce monde, ces pages tachées

de sang, rongées par les siècles et la pourriture, oubliées aux caprices du temps. Le livre moisit, Vilhelm. Les mots s'effacent. J'avais pour tâche d'écrire un nouveau refuge, de peindre une oasis pour ces faux déserteurs qui avaient enfin trouvé asile. C'était un endroit froid, sombre et doux. Beau. Trop beau pour dépérir et s'effondrer tel le royaume de mon père dans la négligence humaine, trop humain pour y laisser mon fils et son manuscrit immaculés pourrir jusqu'à devenir loques putrescentes aux souvenirs mâchés par l'oubli. Alors je les ai noyés. Je les immerge de mon sang étendu dans les pages, encre fictive asphyxiant une œuvre condamnée avant même sa naissance. C'est un cycle maudit. Une éternelle répétition de putréfaction et de feu, la cause de cette guerre qui déterminera l'anéantissement du monde. Les uns souhaitent

embraser le monde, le détruire avant de voir leurs corps rongés par les moisissures, avant d'avoir à extirper les vers de leur chair pour vivre un instant de plus, tout brûler avant que la beauté ne disparaisse complètement, alors que les autres désirent protéger le peu qui leur reste, quitte à ce que tout ce pour quoi ils se battent ne devienne plus que son ombre, un songe si déformé qu'il aurait dû ne jamais exister. Mon sang coule, Vilhelm, il coule pour se décomposer sur une terre d'où aucune vie ne jaillira jamais plus. Avec moi se termine le cycle qui ronge l'humanité depuis le premier mot tracé, dans mes mains s'escendent les dernières pages du monde. La fin approche, Vilhelm.

Quelle mort choisirez-vous? »

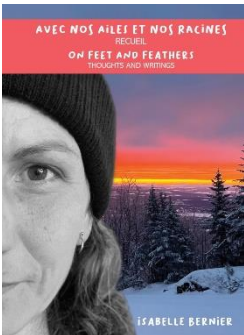


Félix Devault-Dionne termine la rédaction d'un mémoire sur la temporalité dans le roman Trou de mémoire d'Hubert Aquin et est coordonnateur de l'AAAE. Ayant suivi tous les cours en création littéraire possible à l'université, il a une passion pour l'écriture et s'intéresse par-dessus tout à l'autoreprésentation et à la mise en abyme.





NOS MEMBRES PUBLIENT



Isabelle Bernier

Avec nos ailes et nos racines

En mots et en images, ce recueil aborde la richesse et la profondeur qui nous habitent, faisant de l'instant un outil de réflexion à toutes les directions.



Georges Desmeules

Le chaos n'est pas une théorie
(Lévesque Éditeur)

Recueil de nouvelles ayant pour sujet la science et ses protagonistes. On y côtoie notamment Henri Poincaré et Benoît Mandelbrot, de même qu'Ada Byron, fille du célèbre Lord. Sur un ton tantôt badin, tantôt grave, le destin de ces personnages hors du commun est

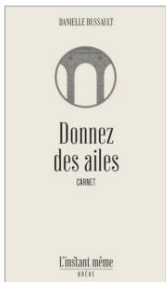
évoqué sous forme de tranches de vie, de courtes pièces de théâtre ou de récits plus ou moins apocryphes.



Barbara Desrochers

Martha aime la danse

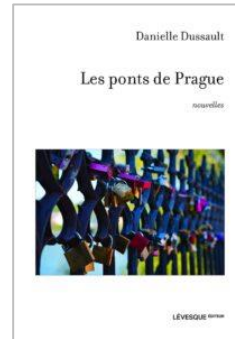
Aujourd'hui c'est un grand jour ! Martha et ses amis s'appêtent à participer au spectacle annuel de leur école de danse. Sont-ils prêts pour le lever du rideau ?



Danielle Dussault

Donnez des ailes - carnet
(L'instant même)

L'auteure nous entraîne à sa suite à la rencontre de l'Autre, dans un voyage où odeurs et saveurs se mêlent aux textures des immeubles et aux tissus chatoyants.



Danielle Dussault

Les ponts de Prague
(Lévesque Éditeur)

Une narratrice solitaire et rêveuse qui, dans les rues de la capitale tchèque, cherche peut-être à se perdre. L'ensemble témoigne de la fragilité des liens entre humains et de leur complexité, d'où le motif récurrent du pont, motif tantôt concret, tantôt résolument métaphorique.



Gilles Gagnon

Le défi – récit autobiographique

Récit qui fait état de la métamorphose de la société dont l'auteur a été témoin, de la glacière au réfrigérateur, du vendeur itinérant au commerce en ligne...



Bruno Laliberté

Le veston, incursion dans l'ordinaire
(Éditions des deux oiseaux rares)

L'achat d'un veston lance une histoire de réconciliation avec la vie et lui-même. Une incursion dans l'ordinaire, sans prétention, nous transporte au cœur du monde de Benoît, ses amitiés et ses voyages.



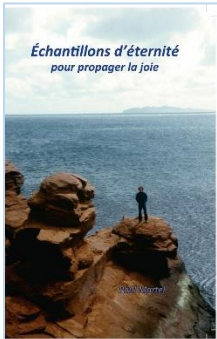
Antonin Marquis

La diversité des tactiques
(XYZ)

En février 2012, personne, et surtout pas P-A, n'aurait pu deviner l'ampleur du mouvement qui allait suivre le déclenchement de la grève étudiante. Tout au long du printemps, il s'initiera à l'enivrante camaraderie de la lutte et aux meilleurs trucs pour apaiser la brûlure des lacrymogènes.

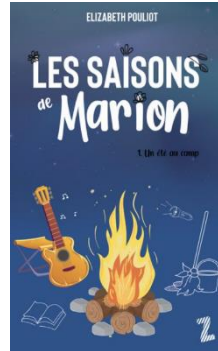


NOS MEMBRES PUBLIENT



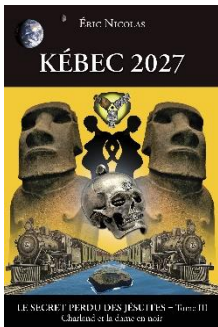
Paul Martel
*Échantillons d'éternité – pour
propager la joie*

L'auteur souhaite propager une nouvelle pandémie, la « JOIE-20 », puissant antidote pour contrer les effets des virus de la haine, de la polarisation et de la radicalisation de notre ambiance sociale !



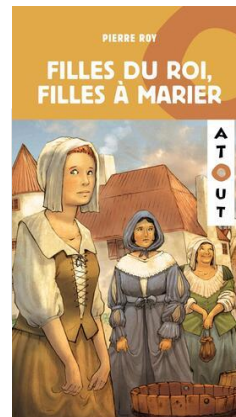
Élisabeth Pouliot
Les saisons de Marion

Marion arrive au camp des Quatre-Collines pour y occuper son premier emploi. Elle déchantre vite lorsqu'elle s'aperçoit que le travail est pénible et les égos démesurés. Marion réussira-t-elle à surpasser sa timidité? Car elle devra sortir de sa coquille si elle veut faire sa place.



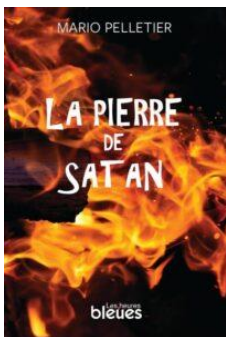
Éric Nicolas
*Kébec 2027 et le secret perdu des
Jésuites, tome III, Charland et la dame en
noir*

Roman futuriste. En 2027, Saint-Hyacinthe est le siège d'un cataclysme causant la quasi-extinction de la race humaine.



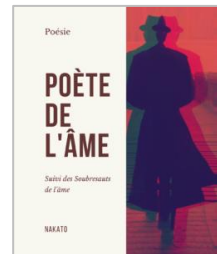
Pierre Roy
Filles du roi, filles à marier
(Hurtubise – collection Atout)

Paris, 1669. À 16 ans, Catherine est toujours sans époux. Son père étant pauvre, il ne peut lui fournir une dot pour le mariage. C'est sans compter que la jeune femme possède un mystérieux don: elle peut deviner quand les gens lui mentent.



Mario Pelletier
La pierre de Satan
(Les heures bleues)

Un songe télépathique au moment des attentats du 11 septembre 2001, à New York, nous entraîne dans une quête hallucinante, sur la trace d'un camée maléfique trouvé dans une tombe. Cette quête court sur trois siècles et deux continents, à partir de l'effondrement des tours du World Trade Center jusqu'à l'incendie de Notre-Dame de Paris.



Mariam Tounkara
Poète de l'âme

Ce recueil explore le symbole *âme*, dans sa confrontation avec l'ambivalence et l'exaltation, et dans son cheminement vers l'harmonisation des motivations. La première partie est un dialogue fictif entre un célèbre poète disparu et une femme autiste, et la seconde rassemble plusieurs textes courts relatifs à l'édification de soi.



Suzie Pelletier
Noémie et Maxime au pays de Galles
(Les éditions du Défi)

Dans ce cinquième tome, Noémie et Maxime visitent l'île d'Anglesey. Ils participent à la fête de la Samain avec les habitants de Llangefni. Au cours des festivités, ils perdent le contact avec leurs parents. Où sont-ils passés? Un danger les menace-t-il?